

gue restait enchaînée, et son esprit semblait avoir abandonné son corps. Il allait, dit le poète, s'abîmer

« Dans les flancs de la terre et dans ceux des nuages »,

pour en rapporter au printemps une moisson de connaissances et de récits.

Pendant l'amour de l'un grandissait avec la beauté de l'autre. Plein de l'ardeur de la jeunesse, celui-là oubliait souvent la prêtresse pour la femme, et toujours pure, toujours calme, celle-ci l'aimait comme une sœur son frère. Elle l'aimait de cet amour que les plantes ont pour le soleil, les flots pour les roseaux, les oiseaux pour les fleurs, lorsqu'un jour où la nature exhalait un trop plein de vie, où les parfums pénétrants enivraient jusqu'au cœur, les deux jeunes gens atteignent le seuil de la grotte. Elle,

Ce chaste nénuphar trempé de froides ondes,
Ce lys ferme et sans tache et de rosée empli,
Ce cœur de pur cristal semblait s'être amolli.

Elle ressent pour la première fois l'aiguillon du désir. Elle se laisse cueillir un baiser ; sa lèvre frémit avec bonheur et gémit doucement. Hélas !

C'est un frisson mortel qui passe sur sa bouche !
Sous son front sans couleur se ferme un œil glacé,
Sur ses reins fléchissant son cou s'est renversé,
Et vierge, sur les fleurs et la mousse odorante,
Le lit prêt pour l'hymen la reçut expirante.

Elle était morte d'une première caresse.

Quoique différant absolument les uns des autres, le poème d'*Hermia* conduit à celui de *Fausla* pour aboutir tous deux à *Pernette*.

Tout poète ayant la puissance de souffle de Victor de Laprade se porte vers l'épopée.

Hermia était l'amour incarné de la nature ; *Fausta* est